

ledélit

Publié par la Société des publications du Daily, une association étudiante de l'Université McGill
Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

McGill DAILY ledélit

DPS SPD

DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Édition spéciale :

SPORT

ACTUALITÉS

actualites@delitfrancais.com

Portrait de la nouvelle Ligue professionnelle de hockey féminin

Une avancée pour les hockeyeuses professionnelles en Amérique du Nord.

Le 17 mars dernier, l'équipe de Montréal de la Ligue professionnelle de hockey féminin (LPHF) a affronté l'équipe de Toronto à Pittsburgh aux États-Unis, dans un match qui a culminé en un score de 2 à 1 en faveur de l'équipe de Toronto. L'équipe de Montréal a remporté 10 des 18 matchs qu'elle a joués depuis le début de la saison, et se situe en troisième place du classement de la ligue, après Toronto et Minnesota, avec 30 points. Depuis son annonce en juin 2023, la LPHF a permis aux joueuses professionnelles d'enfin retrouver une ligue en janvier 2024, et a depuis connu un succès important.

LPHF : le résultat d'un activisme féministe

La création de la LPHF est le résultat des efforts de la part de l'Association des joueuses professionnelles de hockey (PWHPA). La PWHPA est un syndicat professionnel représentant les hockeyeuses faisant aujourd'hui partie de la LPHF. Il a été formé en 2019, suite à la dissolution de la Ligue canadienne de hockey féminin (CWHL), une des deux ligues majeures de hockey féminin en Amérique du Nord avec la Fédération première de hockey (FPH).

Alors que la CWHL s'était arrêtée en raison de difficultés financières, ses joueuses ont créé la PWHPA, refusant d'intégrer la FPH en raison des salaires inadéquats. En effet, en 2019, plus de 200 joueuses professionnelles et membres de la PWHPA ont annoncé leur boycott de la saison de hockey avenante, réclamant une ligue unie et une durabilité financière pour ses joueuses. Dans un communiqué, celles-ci ont affirmé qu'elles ne joueraient dans aucune ligue professionnelle tant qu'elles n'auraient pas accès aux « ressources que le hockey professionnel demande et mérite (tdlr) ».

La LPHF a donc remplacé la CWHL, et a également absorbé la FPH en 2023 qui, malgré les hausses de salaires, était en manque de financement. Suite à cela, en juin 2023, une convention collective a été signée par les membres de la PWHPA, majoritairement des joueuses issues des deux anciennes ligues, permettant ainsi la mise en place d'une unique ligue professionnelle féminine nord-américaine, la LPHF. Celle-ci représente maintenant le paysage uni du hockey féminin, auparavant divisé entre la CWHL et la FPH.

Fonctionnement et diffusion

La ligue compte 157 joueuses provenant de 12 pays différents, dont 90 Canadiennes et comporte six équipes : trois équipes canadiennes (Montréal, Toronto et Ottawa) et trois équipes américaines (Boston, Minneapolis-Saint-Paul et New York). Toutefois, les matchs ne se jouent pas seulement dans ces villes, ils peuvent aussi prendre place dans les villes environnantes et dans les arénas de la LNH

(Ligue nationale de hockey) ou encore celles de ligues mineures et juniors. Les noms et les logos des équipes sont jusqu'à ce jour en suspens et ne semblent pas être une priorité pour l'administration. Pour l'instant, les chandails des joueuses ont seulement des couleurs distinctives et le nom de leur ville respective.

« La LPHF représente maintenant le paysage uni du hockey féminin, auparavant divisé entre la CWHL et la FPH »

Durant cette première saison, l'équipe de Montréal jouera 24 matchs au total, dont 16 qui seront diffusés sur les chaînes RDS et RDS2. C'est notamment sur ces chaînes qu'une équipe de diffusion entièrement féminine couvre pour la première fois la saison complète d'une ligue de sport.

La partie du 20 avril entre Montréal et Toronto, qui était initialement à l'Auditorium de Verdun a été relocalisée au mythique Centre Bell, témoignant du grand succès qu'a eu la ligue depuis le début de la première saison. Les billets saisonniers ont tous été vendus et les prochains matchs à l'Auditorium de Verdun sont déjà complets. Jusqu'à maintenant,

« Les congés de maternité permettent notamment aux hockeyeuses d'avoir des enfants et une carrière professionnelle simultanément »

le nombre record de spectateurs a été de 19 925 à l'aréna Scotiabank de Toronto. L'équipe de Montréal souhaite atteindre et même dépasser cette participation au Centre Bell qui a la capacité d'accueillir 21 105 spectateurs.

Bien qu'elle soit nouvelle dans le paysage du hockey professionnel nord-américain, la LPHF a également pu participer à un événement culte du hockey professionnel : le Match des étoiles, en concluant celui-ci avec des trois contre trois.

Avancées ou inégalités?

La PWHPA se charge maintenant de protéger et d'assurer les droits des joueuses de la LPHF, et vise à offrir une alternative plus durable et stable aux deux ligues dissoutes. Le syndicat garantit notamment des salaires plus élevés et stables. En effet, la CWHL qui était exclusivement financée par des donateurs privés, versait à ses joueuses des salaires entre 2 000 et 10 000 dollars canadiens par année. La FPH, pour sa part, était la première ligue de hockey féminine à verser à ses joueuses un salaire raisonnable. Pour la saison 2015-2016, la ligue avait fixé un salaire minimum de 10 000 dollars canadiens, et un plafond de 270 000 dollars cana-

diens par quipe. En 2016-2017, ce salaire a été divisé par deux en raison de restrictions budgétaires, mais a drastiquement remonté en 2023 avec l'établissement d'un plafond de 1,5 million de dollars par équipe, une hausse de salaire historique dans le hockey féminin. Quant à elle, la LPHF offre à ses joueuses un salaire mini-

mum d'au moins 47 000 dollars canadiens par an, et exige qu'un maximum de neuf joueuses par équipe toucheront ce salaire minimum. Les joueuses les plus payées pourraient toucher plus de 109 000 dollars canadiens, bien que les salaires spécifiques ne soient pas publiés. Ce nouveau salaire permettrait aux joueuses de se concentrer sur leur carrière sportive, sans avoir à compléter leur revenu avec des emplois externes.

Plusieurs droits qui n'étaient pas garantis par les ligues précédant la LPHF sont maintenant offerts aux joueuses de la nouvelle ligue, notamment une assurance santé stable, un plan de retraite, des bonu-

et des congés de maternité. Ces derniers permettent notamment aux hockeyeuses d'avoir des enfants et une carrière professionnelle simultanément, servant à déstigmatiser la grossesse chez les athlètes.

Il est cependant important de noter que les inégalités perdurent, et que comparativement à leur homologue masculin, la Ligue nationale de hockey (LNH), les salaires des joueuses restent insuffisants. Le salaire débutant pour un joueur de la LNH est de plus d'un million de dollars canadiens, comparé au salaire minimum auquel plusieurs joueuses de la LPHF touchent. De plus, la couverture médiatique limitée du hockey féminin, tout comme la quantité minimale d'investissements dans les équipes de la LPHF font contraste à l'envergure du hockey masculin. Ces différences entre la LNH et la LPHF témoignent des inégalités systémiques qui continuent d'affecter les sportives de carrière. Il reste de l'espace pour les avancées féministes dans le hockey professionnel. ☺

DOMINIKA GRAND'MAISON
Coordonatrice Photographie
YSANDRE BEAULIEU
Éditrice Actualités

ledélit

Le seul journal francophone de l'Université McGill

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107
Montréal (Québec) H3A 1B5
Téléphone : +1 514 398-6790

Rédactrice en chef

rec@delitfrancais.com
Marie Prince

Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com
Camille Matuszyk

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Vincent Maraval
Layla Lamrani
Ysandre Beaulieu

Culture

artsculture@delitfrancais.com
Hugo Vitrac
Jade Lè

Société

societe@delitfrancais.com
Jeanne Marengère
Titouan Paux

Environnement

environnement@delitfrancais.com
Adèle Doat
Juliette Elie

Visuel

visuel@delitfrancais.com
Clément Veysset
Rose Chedid

Réseaux Sociaux

reso@delitfrancais.com
Dominika Grand'Maison
Camélia Bakouri
Clélie Nguyen

Coordonnateur·rice·s de la correction

correction@delitfrancais.com
Béatrice Poirier-Pouliot
Malo Salmon

Contributeur·rice·s

Adil Boukind, Jade Jasmin, Kinga Michalska

Couverture

Clément Veysset

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B-26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Letty Matteo

Ventes et assistance administrative

Letty Matteo

Support graphique et technique

Alyx Postovskiy

Comptable

Andrea Gluck

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
Olivia Shan

Conseil d'administration de la SPD

Olivia Shan, Emma Bainbridge, Asa Kohn, Letty Matteo
Camille Matuszyk, Marie Prince.

Les opinions exprimées dans les pages du Délit sont celles de leurs auteur·e·s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. Le Délit n'est pas affilié à l'Université McGill.

Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non-cédé.

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mercredis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés). L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïd par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Plus aucune heure gratuite pour les TAs!

Les auxiliaires d'enseignement de McGill votent « oui » à 87.5% pour une grève.

Il est possible que depuis quelques jours vous ayez entendu une rumeur circulant au sujet d'une grève touchant les auxiliaires d'enseignement, appelés TA (en anglais, *teaching assistant*), de l'Université McGill. En effet, cette rumeur se concrétise bel et bien, puisque samedi 17 mars, l'Association des étudiant·e·s diplômé·e·s employé·e·s de McGill (AÉÉDEM) a voté « oui » à 87.5% pour une grève au cours des prochaines semaines. Cette grève aurait comme but d'exercer de la pression sur l'administration mcgilloise afin d'obtenir le renouvellement d'une convention collective pour les auxiliaires d'enseignement dans un contexte d'inflation et de crise du coût de la vie.

Pourquoi une grève?

Depuis six mois, l'AÉÉDEM - le syndicat qui regroupe 2500 auxiliaires d'enseignement - est en négociation avec McGill afin de renouveler la convention collective qui assure des conditions de travail adéquates pour leurs membres. Leurs revendications touchent quatre points fondamentaux : les salaires, l'introduction des services de santé,

l'adaptation au coût de la vie, et l'indexation des heures de travail en fonction du nombre d'étudiants. Les

augmentation salariale de moins d'un dollar. En ce qui concerne les services de santé et l'indexation

« Le combat actuel des auxiliaires d'enseignement pour des meilleures conditions de travail équivaut directement à des meilleures conditions d'apprentissage pour les étudiants »

auxiliaires d'enseignement revendiquent une augmentation de salaire d'environ 40%, soit de 33,03\$/heure à 46,36\$/heure, un salaire similaire aux auxiliaires d'enseignement des autres provinces canadiennes. Le syndicat met aussi en avant l'importance d'indexer les heures de travail en fonction du nombre d'étudiants, expliquant que l'Université ne cesse de couper les heures de contrat de ses employés, et ce, tout en gardant ou augmentant le nombre d'étudiants par classe. À la suite de ces demandes, l'administration mcgilloise a répondu avec une contre-offre le 26 février : une augmentation salariale de 2,25% pour la première année et de 1,25% pour les années suivantes, représentant une

des heures, aucune proposition n'a été avancée par l'Université. Considérant l'inflation de 3,4% en 2024, cette offre salariale équivaut à une baisse de salaire pour les auxiliaires d'enseignement de McGill, et est jugée décevante par l'AÉÉDEM.

Mesures de pression

Dans ce contexte de dispute contractuelle, les membres du syndicat ont voté le 30 janvier pour passer à une autre étape dans leur négociation : l'autorisation d'augmenter les moyens de pression à l'aide d'une grève, dans le cas où l'Université ne leur offrirait pas un contrat de travail acceptable d'ici le 11 mars. La tenue d'une grève « dé-

montre le pouvoir collectif en tant que personnel enseignant et souligne le rôle précieux que nous [les auxiliaires d'enseignements, *ndlr*] jouons à l'université », explique l'AÉÉDEM sur leur site internet. Le 11 mars, l'Université n'avait encore pas présenté une offre attrayante au syndicat. Conséquemment, le syndicat a tenu des séances de vote au sujet d'un futur mandat de grève les 13, 14 et 16 mars derniers. Lors de ces séances, tous les membres ont voté sur la question concernant la tenue d'une grève générale au cours des prochaines semaines. Ce vote, approuvé à 87,5%, autorise donc le comité de négociation de l'AÉÉDEM à tenir une grève s'il ne trouve pas une entente convenable avec McGill au cours des prochains jours. Le cas échéant, les 2 500 auxiliaires d'enseignement de tous les départements à McGill seront en grève dans les semaines à venir, jusqu'à ce que l'Université offre une convention collective qui satisfait toutes leurs demandes.

Conséquences pour les étudiants

Si McGill n'émet pas de proposition convenable d'ici les prochains

jours, la grève des auxiliaires d'enseignement se déclenchera lors des dernières semaines de cours et des examens finaux de la session d'hiver. Cette période académique est le moment optimal pour amorcer une grève puisque c'est là où le travail des auxiliaires d'enseignement est le plus fondamental au succès des étudiants et à la réputation de McGill, explique l'AÉÉDEM sur leur site internet. Une grève signifierait que les employés « cesseront de noter, d'enseigner, de tenir des heures de bureau, de répondre aux courriels, ou tout ce qui figure sur les formulaires de charge de travail d'auxiliaires d'enseignement ». Cette grève aurait un impact indéniable sur les ressources offertes aux étudiants de l'Université. L'AÉÉDEM renchérit que le combat actuel des auxiliaires d'enseignement pour des meilleures conditions de travail équivaut directement à des meilleures conditions d'apprentissage pour les étudiants.

Il n'y a pas encore de date de grève confirmée par l'AÉÉDEM. ☹

LAYLA LAMRANI
Éditrice en actualités

CANADA

LAYLA LAMRANI
Éditrice en actualités

L'escalade aux Jeux olympiques de Paris

Une discipline sportive qui témoigne de sa popularité grandissante.

Du 26 juillet au 11 août 2024, plus de 32 disciplines et 329 événements sportifs seront mis à l'honneur à l'occasion des Jeux olympiques qui auront lieu à Paris. Parmi ces 32 disciplines, 28 sont des sports connus du grand public, et quatre sont des sports additionnels, proposés par des comités organisationnels dans l'optique de raviver l'intérêt des jeunes pour le sport. En 2024 ce sont le surf, le breakdance, la planche à roulettes et l'escalade qui s'ajoutent au monde olympique.

L'escalade comme discipline olympique

L'escalade a fait son entrée dans le monde olympique en 2021 lors des Jeux Olympiques de Tokyo. Ce sport était initialement présenté dans une épreuve combinant trois disciplines : la vitesse, le bloc et la difficulté. Le parcours de vitesse est un contre-la-montre en duel sur un mur de grimpe de 15 mètres. La discipline de vitesse a lieu en phases éliminatoires jusqu'à la dispute de la médaille d'or et d'argent. Le bloc est une épreuve beaucoup plus technique, où les athlètes grimpent le plus de routes possible sur une hauteur de moins de 4,5 mètres, le plus rapidement et avec le moins de tentatives possibles. Quant à l'épreuve



de difficulté, elle exige aux athlètes de grimper le plus haut possible sur un parcours complexe d'une hauteur de quinze mètres dans un délai de six minutes. Les trois disciplines sont notées indépendamment par les juges. L'athlète avec le temps cumulatif le plus bas remporte les Jeux.

À l'approche de la seconde instance de ce sport aux Jeux Olympiques, de nouvelles règles ont été ajoutées par le Comité d'or-

ganisation des Jeux olympiques 2024 afin de prendre en compte la complexité de ce sport. Il y aura maintenant deux épreuves d'escalade distinctes : une compétition de vitesse et une compétition combinant le bloc et le parcours de difficulté. Ces changements au sein de la discipline s'expliquent par son caractère multidimensionnel, qui englobe l'agilité, la force, la vitesse et la résolution de problèmes. Au sein de ce nouveau format, deux champions olympiques d'escalade

seront décernés, un pour chaque épreuve, afin de mettre en valeur les divers talents du sport.

Un coup de jeunesse

L'insertion de la discipline d'escalade sportive en 2020 s'inscrit dans la visée qu'ont les Jeux olympiques de combiner l'histoire et la tradition avec l'innovation et la jeunesse. L'escalade est un sport majoritairement jeune, avec 39% des athlètes ayant moins de 18 ans. De plus en plus de sportifs s'initient à cette discipline en raison de son originalité, qui la différencie des autres sports. Au Canada, la popularité de ce sport est évidente : Montréal et ses environs comptent onze centres d'escalade intérieurs, et il en existe quarante à travers le Québec. Du à cette montée en popularité, les Jeux olympiques ont cherché à modéliser l'escalade en sport olympique afin de capter l'intérêt des jeunes, une décision qui s'avère essentielle pour maintenir la popularité et la pérennité des Jeux Olympiques.

La délégation canadienne

Les Jeux Olympiques de Paris approchent à grands pas et les qualifications pour la délégation canadienne sont imminentes. 68 places distribuées entre les hommes

et les femmes sont à gagner lors de différentes compétitions de qualifications. En 2021, à Tokyo, la délégation canadienne des Jeux olympiques est parvenue à qualifier deux athlètes : Alannah Yip et Sean McColl, qui se sont positionnés 17^e et 14^e dans leurs épreuves respectives. Yip a d'ailleurs réussi à décrocher un record canadien dans l'épreuve de vitesse, avec un temps de 7,99 secondes.

Pour les Jeux de Paris 2024, la délégation canadienne a de plus grandes attentes. C'est lors des *Olympic Qualifier Series*, qui se tiendront à Shanghai du 16 au 19 mai et à Budapest du 20 au 23 juin, que les athlètes auront la chance de sécuriser leur place aux Jeux de cet été.

Trois athlètes canadiens prendront part aux qualifications olympiques, dans l'épreuve du bloc : Alannah Yip, athlète féminine de 30 ans, originaire de la Colombie-Britannique, participera à la discipline du bloc ; Sean McColl, athlète masculin de 36 ans, également originaire de la Colombie-Britannique ; et Oscar Baudrand, athlète québécois âgé de 18 ans. Il reste donc à voir si les athlètes canadiens parviendront à se qualifier pour les Jeux de cet été, faisant ainsi rayonner le Canada et l'escalade à l'international. ☹

Varsity : passion sous pression

Enquête sur la santé mentale des étudiants-athlètes.

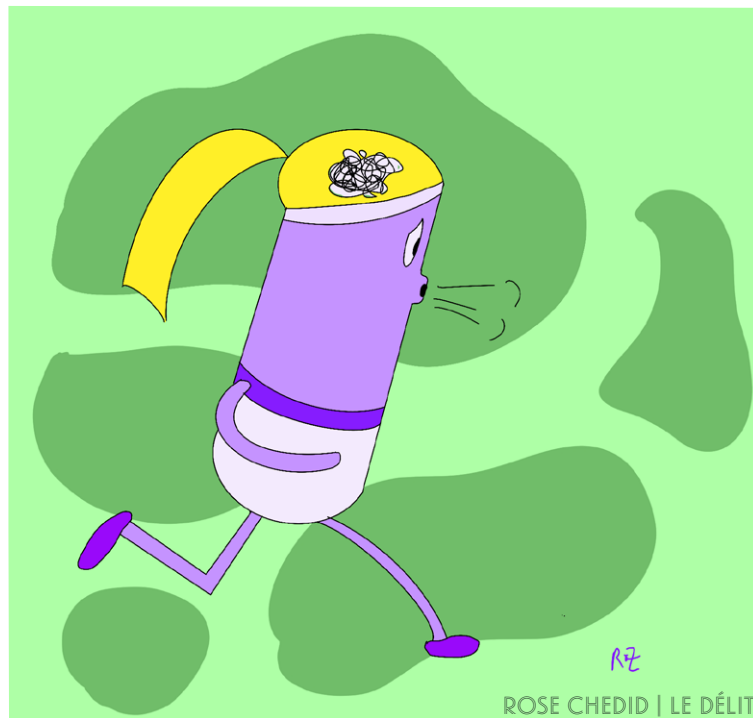
MARIE PRINCE
Rédactrice en chef
TITOUAN PAUX
Éditeur enquêtes

*Tous les noms ont été modifiés pour des raisons d'anonymat.

Pour beaucoup d'étudiants, intégrer l'équipe Varsity de leur discipline sportive au sein de McGill est un rêve. Le sport est pour eux une passion, et Varsity peut être un tremplin : les enjeux sont donc grands. L'Université soutient que la priorité doit toujours être la réussite académique de ces étudiants-athlètes, pourtant la réalité est plus complexe, et cette affirmation peut se traduire en un manque de soutien des besoins spécifiques à ces étudiants. Que se passe-t-il quand les désillusions et les déceptions impactent la confiance en soi de ces étudiants-athlètes? Le soutien de l'Université est déterminant pour leur santé mentale, eux qui jonglent entre de nombreux impératifs, et qui subissent de nombreuses pressions extérieures, en plus de celle qu'ils se mettent.

Les équipes sportives universitaires (Varsity en anglais) font partie intégrante de la culture universitaire en Amérique du Nord et contribuent activement au rayonnement et au prestige des institutions qui les accueillent. Pour les étudiants-athlètes, Varsity est une opportunité de pratiquer leur sport, de manière intensive, à un plus haut niveau. Néanmoins la charge mentale des étudiants-athlètes est significative, puisqu'ils combinent un entraînement sportif exigeant à un programme académique complet.

Il faut également considérer que les budgets alloués aux équipes universitaires canadiennes sont relativement bas comparés aux États-Unis. Le nombre de bourses disponibles est extrêmement limité et elles sont seulement assignées en fonction des performances sportives des étudiants-athlètes, qui doivent obtenir des lettres de recommandation pour pouvoir postuler. En plus de devoir maintenir leur niveau athlétique et académique, les étudiants reçoivent difficilement une compensation financière pour le temps consacré à la pratique sportive. Or, l'ampleur du temps consacré à leur sport les



ROSE CHEDID | LE DÉLIT

empêche d'exercer un emploi à temps partiel. Une préoccupation économique s'ajoute ainsi à la charge mentale de ces étudiants. Le guide du sport interuniversitaire de McGill précise : « La participation au sport interuniversitaire est un privilège et non un droit. » Pourtant, l'Université ne propose pas réellement les accompagnements nécessaires pour permettre aux étudiants-athlètes de jouir pleinement de ce « privilège ». Plusieurs étudiants-athlètes rencontrés par *Le Délit* nous ont témoigné des difficultés

« Je séchais [mon cours] la plupart du temps, mais il y a eu quelques fois où j'étais obligé d'aller en cours et on m'a fait comprendre que c'était tant pis pour moi et que ça impacterait mon rôle dans l'équipe »

Jody*, ancien membre de l'équipe de basketball de McGill

qu'ils ont pu rencontrer, et de la solitude à laquelle ils ont souvent dû faire face.

Un emploi du temps qui donne le tournis

Dans le guide de *Varsity Sports* de l'Université McGill, aucune limitation du nombre d'heures de pratique sportive n'est précisé, et le document indique seulement que « les étudiants-athlètes de l'équipe universitaire sont tenus de participer pleinement à tous

les entraînements et à toutes les compétitions exigées par l'entraîneur principal, à condition qu'il n'y ait pas de restrictions médicales ou académiques. (tdlr) » L'Université ne propose pas d'aménagement des cours pour les

étudiants-athlètes, contrairement aux universités américaines. Les étudiants-athlètes doivent donc se débrouiller seuls pour concilier pratique sportive et études, et les entraîneurs peuvent parfois s'avérer plus ou moins compréhensifs.

Jesse*, membre de l'équipe féminine de hockey de McGill, nous explique que les professeurs ont souvent été très accommodants, mais elle avoue néanmoins devoir rater plusieurs cours par semaine

pour sa pratique du hockey, et doit ainsi être très organisée. Bien que la plupart des étudiants-athlètes interrogés réussissent à jongler les cours et le sport à haut niveau, plusieurs nous ont confié s'être sentis tiraillés entre les impératifs scolaires et athlétiques, et insuffisamment soutenus. Jody*, un ancien étudiant-athlète membre de l'équipe de basketball pendant deux ans, nous explique que lors de sa première année, il avait un cours qui avait lieu en même temps que certaines heures d'entraînement. « Je séchais donc la plupart du temps, mais il y a eu quelques fois où j'étais obligé d'aller en cours et on m'a fait comprendre que c'était tant pis pour moi et que ça impacterait mon rôle dans l'équipe ». Cleo*, étudiante-athlète ayant récemment

reste primordiale pour les entraîneurs ainsi que pour les sportifs, et la vie des étudiants-athlètes s'organise autour des entraînements qui ont lieu presque tous les jours, durant toute l'année. La charge mentale de ces étudiants peut s'avérer compliquée à gérer lorsqu'ils ne sont pas suffisamment soutenus par leurs entraîneurs et par l'Université. Charlie*, membre de l'équipe de basketball de McGill, regrette que l'Université n'offre pas suffisamment de ressources pour les étudiants-athlètes. Il ajoute : « Nous sommes encouragés à parler de la santé mentale en général, à dire quand ça va, mais je ne pense pas que nous soyons suffisamment encouragés à tendre la main en cas de problème. » De plus, le calendrier des entraînements ne se limite pas au calendrier

« Nous sommes encouragés à parler de la santé mentale en général, à dire quand ça va, mais je ne pense pas que nous soyons suffisamment encouragés à tendre la main en cas de problème »

Charlie*, membre de l'équipe de basketball de McGill

quitté l'équipe de basketball féminine pour plusieurs raisons, raconte à propos des cours : « Pendant ma première année, une assistante coach avait nos emplois du temps [ceux des nouveaux dans l'équipe, ndlr]

scolaire, et s'étend en réalité toute l'année. Les étudiants-athlètes doivent ainsi continuer d'être présents pendant la période de Noël et pendant l'été. Bien que les étudiants locaux interrogés n'aient pas relevé de problème à ce sujet, qu'en est-il des étudiants internationaux? Cleo, étudiante internationale, nous raconte que durant sa deuxième année dans l'équipe, après avoir passé l'été loin de sa famille, elle a voulu rater quatre jours d'entraînement pendant l'hiver. Les membres de l'équipe n'avaient qu'une semaine de vacances accordés, ce qui n'était pas suffisant pour que Cleo rentre chez elle. « Elle [l'entraîneuse] a fait une intervention surprise devant l'équipe pour leur demander comment elle se sentait par rapport au fait qu'une membre de l'équipe rate des entraînements, et quelle devrait être sa punition. Comme j'en avais déjà parlé, tout le monde savait que c'était moi ». Cleo était la seule étudiante internationale à ce moment-là, et cet événement a contribué à son sentiment d'isolement.

Le rôle des entraîneurs

L'ensemble des entretiens a révélé qu'un important esprit d'équipe et une forte entraide règne au sein des différentes équipes *Varsity*. Paul*, membre de l'équipe de soccer de McGill, explique que l'ambiance dans l'équipe est très agréable, ce qui change de l'atmosphère compétitive qui régnait dans son club en France : « L'esprit de groupe prime sur le reste. Notre ancien capitaine poussait toujours les joueurs à s'améliorer, mais ne critiquait jamais juste pour critiquer. » Jules*, ancien joueur de l'équipe de basketball de McGill, nous raconte qu'un jour, leur entraîneur a fait des réflexions et a eu un comportement qui s'apparentaient, pour lui, à de la moquerie, et un autre joueur a pris sa défense. Il ne s'agit pas d'une action facile, car comme toutes les entretiens l'ont révélé, l'avis des entraîneurs est très important pour les étudiants-athlètes parce que ce sont eux qui déterminent le rôle des athlètes dans l'équipe.

Paul a reconnu avoir toujours entretenu une bonne relation avec ses entraîneurs de soccer, ce qui a sûrement contribué à sa réussite. Charlie, de son côté, raconte avoir passé beaucoup de temps à parler à ses entraîneurs pour tenter de comprendre et d'améliorer sa position dans l'équipe de basketball. « Je me suis senti soutenu par l'entraîneur principal. Je me mettais beaucoup de pression lorsque je lui parlais parce que, bien sûr, ces choses ont de l'importance. Comment vous interagissez avec lui contribue à ce qu'il pense de vous, et ce qu'il pense de vous se traduit par ce qu'il vous fait faire pendant les matchs ». Il raconte avoir passé beaucoup de temps à bâtir une relation avec ses entraîneurs, et que cela l'a aidé à se sentir plus à l'aise au sein de l'équipe et à s'améliorer. Jody, au contraire, a beaucoup souffert du manque de communication naturelle avec les entraîneurs. « En cinq mois, j'ai perdu un peu plus de dix kilos et personne ne l'a remarqué. En plus, il [l'entraîneur *nldr*] ne restait jamais à la fin des entraînements, il partait tout de suite après et il n'engageait jamais la discussion avec les joueurs. On nous disait que si quelque chose n'allait pas, on pouvait aller voir les entraîneurs, mais quand j'ai tenté de leur en parler, on a nié l'angoisse que je pouvais ressentir ». Jules avoue également avoir eu l'impression que la priorité de l'entraîneur n'était pas suffisamment le bien-être des joueurs.

Les entretiens ont ainsi révélé que les interactions avec les entraîneurs peuvent être une source d'angoisse et de frustration, car elle s'avèrent déterminantes de leur rôle au sein de *Varsity*, et il n'est pas toujours évident d'engager une communication avec eux. Les étudiants-athlètes ne reçoivent pas toujours

l'aide nécessaire pour faire face à la pression qu'ils subissent.

La loi du plus fort

La principale conséquence négative sur la santé mentale des étudiants-athlètes est liée à la pression constante de performer, afin de rester et d'évoluer dans l'équipe. Cette pression est exacerbée lorsque les étudiants-athlètes savent qu'ils ne sont pas encore indispensables à l'équipe, mais elle est globalement vécue par tous. Jesse nous explique que le hockey est mentalement épui-

par la suite ». Elle ajoute : « Une fois, on avait une compétition un weekend. Normalement, avant les compétitions, les séances d'entraînement sont un peu plus légères pour ne pas trop se fatiguer. Au lieu de ça, l'entraîneur nous a donné une séance énorme avec beaucoup de kilomètres, quelque chose que je n'avais jamais fait. Ça me semblait clairement dangereux au vu de la compétition qui nous attendait ».

Jody nous raconte une expérience arrivée au début de sa deuxième année au sein de l'équipe : « Après

que lorsqu'elle était très stressée lors de sa deuxième année, elle a pu s'adresser à la coach mentale qui travaille avec les joueuses. Ces dernières peuvent s'adresser à elle de manière anonyme pour obtenir de l'aide. Elle a beaucoup aidé Jesse à s'organiser, et à trouver des astuces pour gérer son stress.

Cleo, quant à elle, a également tenté de s'adresser à la coach mentale de l'équipe après l'épisode douloureux durant lequel son entraîneuse avait demandé à ses coéquipières d'exprimer publiquement leur ressenti face à sa décision de rater des jours d'entraînement pendant les vacances de Noël. « J'ai essayé de contacter la coach mentale. Toutes les équipes en ont une. Je lui ai alors demandé ce qu'elle en pensait et je lui ai expliqué pourquoi cette situation m'avait autant fait souffrir pour le reste de la saison. Je n'ai pas trouvé qu'elle m'ait aidée à me sentir mieux, j'ai même presque eu l'impression qu'elle me disait que c'était moi le problème. »

Jody a décidé de quitter *Varsity*, car la pédagogie de l'entraîneur et le fonctionnement de l'institution avait des conséquences trop importantes sur sa santé mentale. Il raconte alors « Quand ça n'allait vraiment pas et que j'ai arrêté au milieu de l'année, d'abord provisoirement, on m'a dit qu'on allait mettre à ma disposition toutes les ressources nécessaires pour que j'aie mieux. En fait, ils m'ont simplement référé au *Wellness Hub* de McGill. C'est assez simple d'avoir un rendez-vous avec le *Access Advisor* qui va juste évaluer le problème et te rediriger. Après par contre, si tu veux avoir des rendez-vous avec des professionnels de la santé mentale à McGill, tout est *surbooké* ». Le Pôle bien-être étudiant de McGill [*Wellness Hub*], principale entité s'occupant des problèmes de santé mentale et autres problèmes médicaux des étudiants, est souvent décrit comme manquant cruellement d'organisation, de flexibilité et de disponibilités. La note de 1,8 étoile sur 5 avec 129 commentaires sur Google Maps est révélatrice : le Pôle bien-être ne parvient pas à satisfaire le grand nombre de demandes des étudiants. Le principal problème

La capacité du pôle à recevoir des rendez-vous est variable et imprévisible. Certains étudiants rapportent avoir appelé à l'heure d'ouverture, soit 8h30 le matin, et ont attendu plusieurs dizaines de minutes avant d'apprendre qu'aucun créneau n'était disponible. Les étudiants qui rencontrent des problèmes de santé mentale impactent profondément leur parcours académique et athlétique ignorent souvent à qui s'adresser, et se retrouvent livrés à eux-mêmes. Ce problème est clairement exacerbé pour les étudiants internationaux, pour qui trouver des psychologues dans un pays qu'ils ne connaissent pas est bien plus compliqué.

Et finalement?

Les expériences des étudiants-athlètes au sein de *Varsity* à McGill divergent grandement, et offrent un portrait nuancé de la question de la santé mentale au sein des équipes sportives. Certains évoquent des situations qui ont eu des conséquences à long terme sur leur santé mentale, d'autres sont parvenus à naviguer le système et à recevoir de l'aide pour faire face aux pressions multiples, et d'autres encore se sont toujours sentis accompagnés. Une des variables majeures qui semble affecter, positivement ou négativement, la majorité des expériences des étudiants, est leur relation avec les entraîneurs. Leur rôle dans l'équipe est également un facteur important. De plus, nos recherches ont montré que la mise à disposition de ressources pour accompagner la santé mentale des étudiants-athlètes est largement limitée, et qu'elle est placée entre les mains d'une poignée d'individus qui apportent une aide inégale aux étudiants. Charlie a beaucoup insisté sur la stigmatisation qui existe autour de l'aide à la santé mentale parmi les athlètes, et qui les pousse à ne pas toujours s'adresser à des professionnels, mais seulement aux membres de l'administration par exemple. Il regrette que l'Université ne facilite pas suffisamment l'accès à des services d'aide à la santé mentale spécialisés. Ceux qui ne reçoivent pas un accompagnement adapté au sein du programme *Varsity* se retrouvent alors livrés à eux-mêmes, ce qui peut impacter leur performance académique, leurs relations sociales et leur confiance en soi. Une perte de confiance dans le cadre du sport, qui est une passion centrale à la vie de nombreux étudiants-athlètes, peut avoir des conséquences néfastes et dangereuses à long terme sur leur santé mentale. Si faire partie d'une équipe *Varsity* est un « privilège et non un droit », alors l'Université se doit de faire en sorte que l'expérience soit vécue ainsi, par tous les athlètes. Bénéficier d'un privilège ne devrait pas les priver de leurs droits. ☹



sant. Pendant sa deuxième année dans l'équipe, étant donné que le programme académique qu'elle suit est très intensif, et qu'elle a joué pour de nombreux matchs, elle avoue avoir subi beaucoup de stress. À ceci s'ajoute l'obligation de maintenir un certain GPA pour s'assurer de garder sa bourse.

Aurore*, ancienne coureuse pour l'équipe d'athlétisme de McGill, confie que la pression constante de performer était le principal point négatif qui différencie l'expérience sportive à McGill de celle vécue en France. « Quand tu es dans une équipe universitaire, tu dois maintenir ta place dans l'équipe si tu ne veux pas être viré. Il y avait cette pression de toujours faire plus, de tout donner, de dépasser les limites de ton corps jusqu'à la blessure. C'est ce qui m'est arrivé. Après ça j'ai vécu un enfer.

un mois d'entraînement intensif et déterminant pendant le mois d'août, je me suis arraché un bout de ligament, donc je ne pouvais plus jouer au basket. Quand j'ai dû arrêter de jouer j'ai senti que le coach était énervé contre moi, et donc, je suis allé lui parler. Il m'a expliqué qu'il ne croyait pas au fait que j'étais réellement blessé, qu'il supposait plutôt que je n'étais pas assez motivé et que je ne voulais pas jouer. Pour lui prouver que j'avais encore envie de jouer et que je n'étais pas juste là pour m'amuser à être assis sur le côté pendant que les autres jouaient, il fallait que pendant tous les entraînements, je sois là et que je fasse des exercices de rééducation. Pendant tout l'entraînement, pendant deux heures, je ne devais pas m'asseoir, parce que si je m'asseyais, il aurait pensé que j'étais fainéant. » Les étudiants-athlètes subissent ainsi

« Il y avait cette pression de toujours faire plus, de tout donner, de dépasser les limites de ton corps jusqu'à la blessure. C'est ce qui m'est arrivé. Après ça, j'ai vécu un enfer »

Aurore*, ancienne coureuse pour l'équipe d'athlétisme de McGill

Le semestre qui a suivi, je ne pouvais plus rien faire, ma vie était réduite à aller voir le kiné et à rester chez moi, déprimée. Parce qu'en fait, le sport était tout pour moi. J'ai gardé contact avec certaines de mes anciennes camarades. Il y en a plein que je connais qui se sont blessées

une pression indéniable de performer, parfois au détriment de leur santé mentale et physique.

Un système d'aide à la santé mentale défectueux

Dans le cadre de *Varsity* spécifiquement, Jesse explique

ne semble pas être la qualité du service, avec des infirmiers et médecins compétents dans la plupart des cas, mais bien le manque de disponibilités. Certains élèves sont même allés jusqu'à faire la queue devant le bâtiment à 6h du matin afin de pouvoir être pris en charge.

Laissons aux femmes le droit de choisir

Pourquoi les hommes ont-ils encore leur mot à dire sur l'habillement féminin dans le sport?

Depuis que le sport compétitif nécessite des vêtements, celui-ci a été régi par des règles concernant l'habillement des athlètes. Ces restrictions existent pour plusieurs raisons, incluant la sécurité des participant-e-s, pour maximiser leur performance, ainsi que pour rendre le sport plus visuellement attrayant pour les spectateur-trice-s. Cependant, ces règles ont une tendance pernicieuse : celle de mettre en avant les corps des athlètes féminines afin de plaire au regard masculin. L'histoire du sport est marquée par de multiples instances où les femmes ont dû se soumettre à des normes strictes en matière d'apparence, souvent dictées par les standards sociaux découlant du patriarcat et de l'objectification historique des corps féminins. Dans le sport compétitif, l'hypersexualisation du corps féminin perpétue des préjugés sexistes injustes sur les femmes athlètes, et aujourd'hui, elles en ont assez d'être traitées comme de la chair servant à attirer le spectateur masculin.

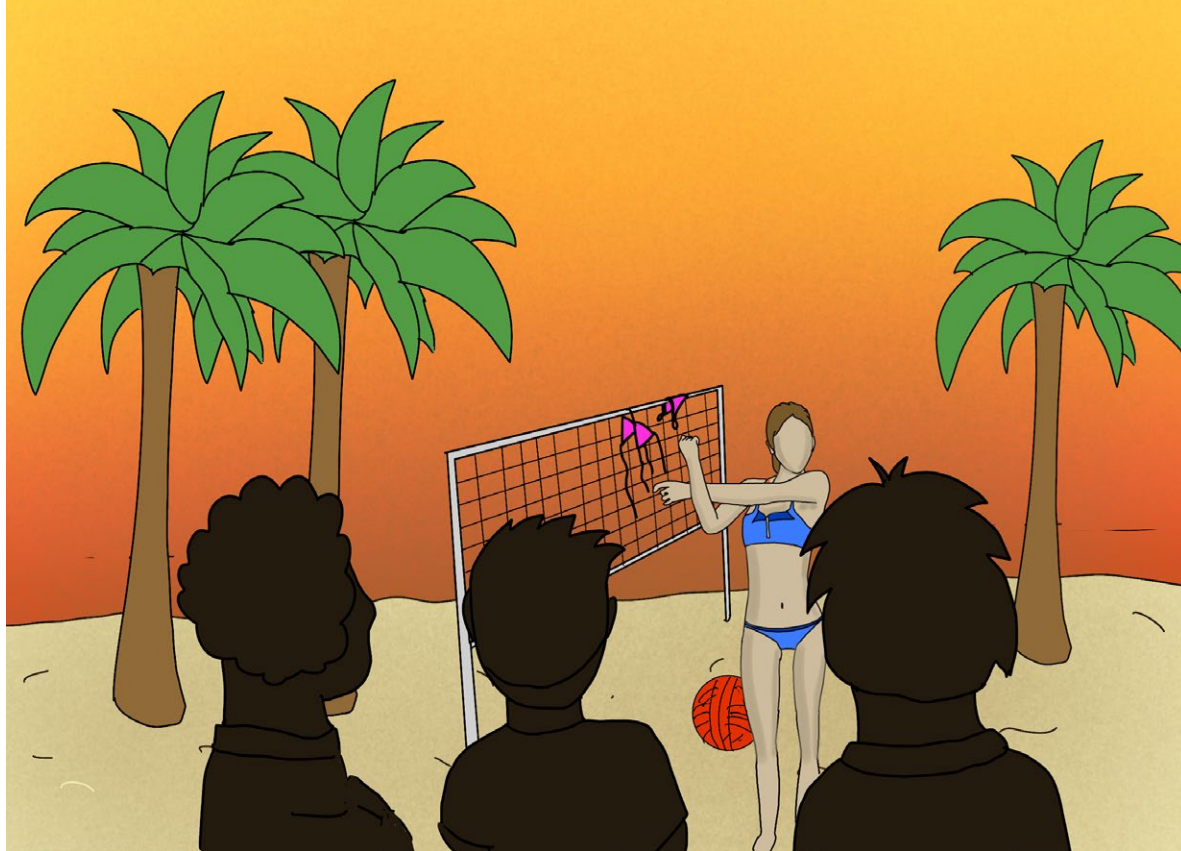
Victimes du regard masculin

Va-t-on un jour laisser à nos athlètes féminines la chance de choisir leur tenue? Il semblerait

« Ce qu'il faut en comprendre, c'est que les femmes dans le sport ont toujours été contraintes par des tenues inconfortables, inadéquates ou tout simplement trop révélatrices »

que ce n'est pas pour tout de suite : les dernières années ont été ponctuées d'incidents liés aux revendications d'athlètes féminines concernant des restrictions leur étant imposées quant à l'habillement. On pense à l'équipe norvégienne de handball de plage qui a été forcée à payer une amende de plus de 2 000 dollars canadiens pour avoir opté pour des cuissards au lieu du bikini traditionnellement imposé lors d'un championnat européen en 2021. Des gymnastes allemandes ont aussi été ciblées par la critique après s'être présentées aux qualifications des Jeux olympiques de Tokyo en 2021 habillées de combinaisons couvrant les jambes et les bras, au lieu des léotards échancrés auxquels le public est habitué. Il aura fallu attendre 2023 pour que le tournoi de tennis Wimbledon assouplisse ses restrictions

ROSE CHEDID | LE DÉLIT



ultra-strictes quant à l'habillement complètement blanc qui était imposé aux joueurs comme aux joueuses, mais qui était depuis bon temps remis en question par les joueuses qui se disaient inconfortables de devoir porter du blanc durant leurs menstruations. Ce qu'il faut en

lieu de leur offrir la reconnaissance qu'elles méritent.

Je pense aussi qu'on se doit de souligner la prédominance des hommes sur les comités responsables de légiférer sur les tenues vestimentaires imposées aux athlètes féminines. Si on

décisionnels renforce les inégalités de genre et influence sans doute les politiques qui régissent les tenues sportives féminines.

Le pouvoir de choisir

Selon Guylaine Demers, membre du Groupe de travail fédéral sur l'équité des genres en sport et professeure titulaire à l'Université Laval, c'est bien plus qu'une controverse sur le port du bikini : il s'agit d'une question d'autonomie et de choix. En effet, les femmes dans le milieu sportif réclament bien plus que la simple autorisation de porter certains vêtements, mais une réelle considération de leurs préférences, de leur confort et de leur liberté de choix en ce qui concerne leur apparence et leur habillement

« Il semblerait qu'il soit nécessaire que le spectateur masculin se sente interpellé par les tenues légères des athlètes – et non par leurs prouesses sportives – pour daigner s'intéresser au sport féminin »

sa tête sont des hommes depuis sa création en 1894. En date de décembre 2023, sur les 16 personnes administrant le CIO, seules cinq étaient des femmes. Cette inclination n'existe pas seulement au sein du CIO, mais aussi dans de nombreuses autres instances dirigeantes du monde sportif. Cette sous-représentation féminine dans les organes

lors de leur participation aux événements sportifs. Dans ses mots : « L'enjeu n'est pas d'interdire le bikini et d'imposer le short, mais que les athlètes puissent prendre des décisions par et pour elles-mêmes, qu'elles puissent se réapproprier leur corps. »

Cela m'a fait penser à l'interdiction du port du hijab pour les ath-

lètes féminines françaises lors des Jeux olympiques de 2024. Dans la foulée du mouvement de laïcité en France, l'équipe olympique française a annoncé l'automne dernier son intention de bannir le port du hijab pour ses athlètes. Bien qu'il existe des explications culturelles sous-tendant cette interdiction, il m'apparaît clair que c'est encore une fois une forme de légifération sur les corps féminins qui n'a pas lieu d'être. Il est malheureux qu'encore une fois, on force ces athlètes à devoir choisir entre leur passion pour le sport qu'elles pratiquent et leur religion.

Il est impératif de reconnaître que la lutte pour l'égalité dans le sport va bien au-delà de la simple question de vêtements. Ceci étant dit, l'habillement reste un combat central à la cause féministe dans le sport de haut niveau, puisque ces règles reflètent souvent des normes sexistes et patriarcales qui réduisent les femmes à leur apparence physique plutôt qu'à leurs compétences athlétiques. L'histoire du sport est marquée par de multiples situations où les femmes ont été contraintes de se conformer à des normes esthétiques injustes, souvent dictées par le regard masculin. Il est essentiel que les athlètes féminines aient le pouvoir de choisir leurs tenues en fonction de leurs préférences, de leur confort et de leur liberté individuelle. En donnant aux femmes athlètes la possibilité de se réapproprier leur corps et de prendre des décisions autonomes, nous pouvons travailler vers un sport plus inclusif et équitable pour tous-tes. Enfin, de récentes controverses entourant notamment le port du hijab dans le sport mettent en lumière la nécessité de lutter contre

JEANNE MARENGÈRE
Éditrice Opinion

Sport : bon ou mauvais élève en matière d'environnement?

S'interroger sur le rôle du sport dans la transition écologique.

ADÈLE DOAT
Éditrice Environnement
VINCENT MARAVAL
Éditeur Actualités

Le sport est souvent présenté comme quelque chose d'essentiellement positif. Non seulement, il est bénéfique pour la santé, physique comme mentale, mais il fait également vibrer les communautés toutes entières au cours de compétitions internationales en particulier. Si l'on questionne parfois les compétitions sportives quant à leur impact sur les droits humains des populations locales – la dernière Coupe du monde de soccer au Qatar avait notamment suscité la controverse –, on se pose moins, ou du moins pas assez, de questions sur leur impact sur l'environnement. On est tous à peu près d'accord pour dire que le sport est bon pour la santé mentale et physique, mais l'est-il pour la planète?

Aujourd'hui, *Le Délit* souhaite soulever et discuter ce point négatif qui peut accompagner les pratiques sportives : la dégradation de l'environnement



une nouvelle tour des juges en aluminium a été construite pour l'épreuve de surf des Jeux olympiques de 2024, qui se déroulera sur l'île polynésienne de

la Maîtrise de l'Énergie (ADEME). Par ailleurs, l'empreinte carbone individuelle d'une journée de ski s'élève à 48,9 kg de CO₂, ce qui équivaut à un trajet de 250 km en voiture.

Les déplacements des sportifs

D'immenses quantités de gaz à effet de serre sont émises lors des déplacements des sportifs. Dans un monde où les compétitions et championnats de sport sont mondialisés, les sportifs doivent se déplacer sur de très longues distances de manière très fréquente.

Si déjà en 2022, l'empreinte carbone de la Coupe du monde de soccer au Qatar s'élevait à six millions de tonnes de CO₂, le soccer semble aujourd'hui s'obstiner à poursuivre une direction diamétralement opposée à la protection de l'environnement. Alors que les Coupes du monde ont toujours été organisées par un unique pays, permettant parfois aux équipes de se déplacer en train ou en bus, elles seront désormais organisées sur des distances beaucoup plus grandes. Par exemple, la Coupe du monde 2026 se déroulera au Canada, aux États-Unis et au Mexique, et la coupe du monde 2030 sur d'encore plus grandes distances, entre l'Afrique, l'Amérique du Sud et l'Europe... Difficile de traverser les océans en bus.

En revanche, si nous pouvons dénoncer ces grands événements sportifs comme les Jeux Olympiques ou les Coupes du monde, il est aussi intéressant de s'intéresser à l'impact environnemental des compétitions dites « de tous les jours ». Par exemple, à la NBA (*National Basketball Association*), les équipes jouent 82 matchs par saison, dont 41 à domicile et 41 à l'extérieur. Chaque saison, pour une durée d'environ six mois, une seule équipe parcourt en moyenne une distance de 80 000 kilomètres en avion à travers les États-Unis.

« Il y a beaucoup de choses très belles dans le sport qu'on pourrait préserver, mais hors monde industriel et hors professionnalisation, hors marchandisation »

Yves-Marie Abraham, professeur à HEC Montréal

Les sports en eux-mêmes

Comme nous avons pu le montrer, la plupart du temps ce ne sont pas les sports en eux-mêmes qui dégradent l'environnement, mais plutôt leur organisation, les infrastructures qu'ils nécessitent, ainsi que les déplacements des joueurs. Toutefois, certains sports sont automatiquement et nécessairement accompagnés

d'une dégradation de l'environnement. Nous pouvons entre autres penser à la Formule 1, qui correspond, dans l'absolu, à voir des voitures tourner en rond pendant deux heures à chaque semaine, et ce, sur différents pays et continents. Chaque saison, ce serait 250 000 tonnes de CO₂, soit l'équivalent des émissions carbonées du Burundi sur une année, qui seraient générées par les courses, surtout émises par l'organisation de ces dernières (déplacements, visiteurs, installations, etc.).

Bien souvent, le sport s'inscrit dans la course à la croissance, se traduisant par la recherche de toujours plus de performance et de matériel à la pointe de la technologie. Cet état d'esprit reflète le sentiment de domination que l'humain a longtemps porté sur la nature, voulant à tout prix maîtriser son environnement. Pourtant le sport en lui-même ne semble pas causer du tort à la planète. Au contraire, sa pratique nous détourne de la consommation matérielle, tout en nous procurant un bonheur plus authentique. Le sport peut-il avoir un rôle positif dans la transition écologique?

Le sport sans industrie

« Dès que vous sortez d'une logique industrielle, vous avez résolu une grande partie des problèmes », explique Yves-Marie Abraham interrogé par *Le Délit*. Professeur à HEC Montréal, il mène des recherches sur le thème de la décroissance. « Il y a beau-

coup de choses très belles dans le sport qu'on pourrait préserver, mais hors monde industriel et hors professionnalisation, hors marchandisation », ajoute-t-il. « C'est faux de dire qu'on a besoin d'un grand stade de soccer pour y jouer. Tout ce dont on a besoin, c'est d'un terrain à peu près plat, où il n'y a pas trop de trous. On est tous capable de trouver des endroits comme ça. »

« La plupart du temps ce ne sont pas les sports en eux-mêmes qui dégradent l'environnement, mais plutôt leur organisation, les infrastructures qu'ils nécessitent, ainsi que les déplacements des joueurs »

Mais, plus que de critiquer, nous avons aussi souhaité réfléchir aux potentielles alternatives pour rendre le sport un peu plus vert, en rappelant qu'il peut être une source de bonheur en harmonie avec l'environnement lorsqu'il s'affranchit d'une logique de performance et de profit.

Les infrastructures sportives

Les sports prennent souvent place dans des milieux naturels, comme les forêts, les mers et océans, ou encore les montagnes. La création de gigantesques infrastructures sportives comme des terrains de golf, des stations de ski ou des stades pouvant accueillir des milliers de spectateurs détruit des écosystèmes naturels et met en péril la biodiversité. À titre d'exemple,

Teahupo'o, connue pour sa vague mythique. Cette tour, qui remplace l'ancienne, construite en bois, menace les coraux du lagon.

Un autre exemple assez simple sont les stations de ski. Si on y réfléchit bien, pour construire une station de ski, il faut prendre une montagne, y raser les forêts, bétonner, et construire des immeubles, installer des remontées mécaniques et produire de la neige artificielle pour ensuite attirer des touristes et des sportifs qui effectuent des voyages (parfois depuis l'autre bout du monde), pour venir dévaler les pentes enneigées. Les stations de ski françaises émettent 800 000 tonnes de CO₂ par année, selon l'étude réalisée en 2009 par l'Association Nationale des Maires des Stations de Montagne (ANMSM) et l'Agence de l'Environnement et de

Selon Yves-Marie Abraham, il faudrait « intégrer davantage dans notre vie quotidienne un usage du corps qui fasse qu'on ait moins besoin de faire du sport pour rester en vie ». Aujourd'hui, nous passons nos journées à travailler dans

va supposer de passer du temps dans des champs notamment. [...] L'idée, c'est de dépenser de l'énergie intelligemment, parce qu'aujourd'hui, on en dépense sur nos machines, mais on en dépense pas dans nos corps, ce qui nous force le

« Dans une future société n'étant plus à la poursuite d'une croissance illimitée et de toujours plus d'accumulation matérielle, le sport pourrait occuper une place plus centrale dans nos vies »

des bureaux devant des ordinateurs, pour essayer d'être toujours plus productifs. En fin de journée, exténués, le sport devient un mode de défoulement nécessaire à notre survie, permettant d'évacuer le stress accumulé. Pour lui, « il faut une vie active, dans laquelle on sollicite le corps ». C'est donc notre quotidien qu'il faudrait repenser. « Si on sort de la logique de croissance, on va toujours devoir travailler, mais plus avec notre corps. C'est-à-dire produire une partie de notre nourriture. Cela

soir à aller courir sur un tapis dans une salle de sport pour brûler nos calories en trop. » Ainsi, le sport ne pourrait-il pas nous aider à réinventer nos sociétés et nos modes de vie en nous orientant vers des activités qui nous procurent du bonheur de manière plus sobre et moins destructrice de l'environnement?

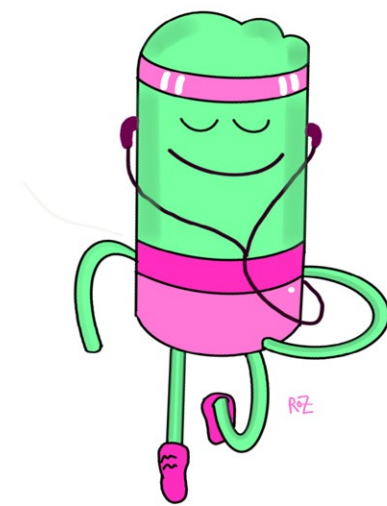
Le sport comme source de bonheur

Plutôt que de regarder le sport à la télévision, il faut le pratiquer

pour en ressentir les bénéfices sur notre santé mentale et physique. Dans une future société n'étant plus à la poursuite d'une croissance illimitée et de toujours plus d'accumulation matérielle, le sport pourrait occuper une place plus centrale dans nos vies. La pratique du sport est une source de bonheur authentique, produisant des sensations de dépassement de soi et d'adrénaline uniques. « Cela m'a permis de prendre plus confiance en moi », nous confie Gabrielle, étudiante à McGill, avant d'ajouter : « Quand je finis de faire du sport, je suis vraiment heureuse. » Le sport nous permet de nous concentrer sur le moment présent, ce qui n'est pas toujours facile quand on est soumis aux stimulations perpétuelles de la société.

Le sport peut également permettre une meilleure connexion à la nature. Favorisant le temps passé à l'extérieur et en nature, il peut participer à nous inciter à vouloir mieux la protéger. D'ailleurs, le sport peut aussi transmettre des valeurs pouvant nous rendre plus sensibles

ROSE CHEDID | LE DÉLIT



à l'environnement et à la lutte pour sa protection. Selon Nathan, étudiant à l'UdeM, le sport lui a transmis « le goût de l'effort, l'humilité, le respect d'autrui et la simplicité dans [sa] façon de vivre en cherchant à utiliser [son] corps pour faire une activité, comme le vélo ou la marche. » Dans nos sociétés très individualisées, le sport est aussi le moyen de créer un lien social. C'est l'occasion de se réunir et de passer du temps ensemble. Ainsi, dédier plus de temps au

sport dans notre quotidien, sans chercher à s'équiper de manière exagérée et en s'affranchissant des infrastructures polluantes peut être une première étape dans la création de nouvelles habitudes de vie plus simples et plus respectueuses de l'environnement. L'unique descente de ski de randonnée est d'autant plus belle qu'elle récompense les nombreuses heures de montée passées à gravir la montagne plutôt que d'avoir utilisé une remontée mécanique. ☺

AU QUOTIDIEN

Le marathon optimiste

Cinq films qui éveillent les consciences environnementales à leur manière.

JULIETTE ELIE
Éditrice Environnement

Quoi de mieux, en cette période de battement entre les examens de mi-session et les finaux, qu'un marathon de films? Quoi de mieux, plus précisément, qu'un marathon de films qui touchent au sujet de l'environnement, en ordre du plus cynique au plus optimiste? C'est ce que je vous propose cette semaine, avec les cinq films suivants, auxquels j'ai attribué une note sur l'« Optimiscore » selon leur degré d'optimisme par rapport à l'avenir climatique de la Terre : *Déni cosmique* (*Don't Look Up*), *Dans une galaxie près de chez vous*, *La Sagesse de la pieuvre* (*My Octopus Teacher*), *Le Lorax* et *L'homme qui plantait des arbres*.

Déni cosmique (*Don't Look Up*)

Optimiscore : ★
Cette salade de vedettes du cinéma (Leonardo DiCaprio, Jennifer Lawrence, Timothée Chalamet, Cate Blanchett, etc.), assaisonnée d'un fort message environnemental, a su créer une onde de choc dès sa sortie, en décembre 2021. Dans cette satire politique et sociale, deux scientifiques sont confrontés à l'apathie générale lorsqu'ils tentent d'avertir la population qu'une comète destructrice se

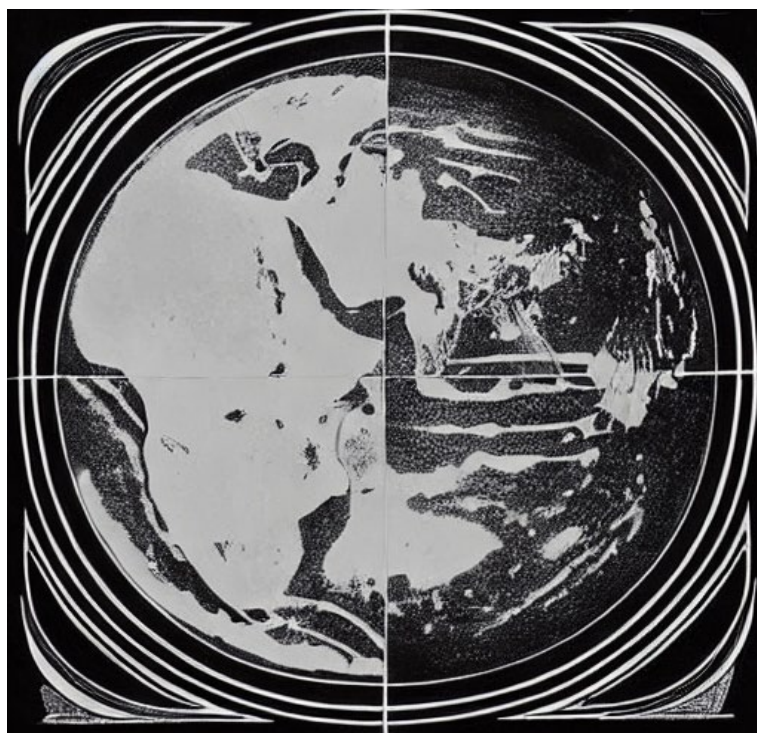
dirige vers la Terre. Les thèmes abordés sont la désinformation, la cupidité, mais aussi l'amitié. Sans divulguer la fin, je peux vous dire qu'un film n'a pas besoin de bien se terminer pour être réussi.

Dans une galaxie près de chez vous

Optimiscore : ★★
Tirée la télé-série culte homonyme, cette comédie québécoise suit l'équipage du vaisseau spatial Romano Fafard dans sa quête pour trouver une nouvelle planète où déménager les « quatre milliards de tatas » – les humains – qui ont pollué la Terre au point de la rendre inhabitable. Sorti il y a 20 ans, *Dans une galaxie près de chez vous* réunit des comédiens québécois importants : Claude Legault, Didier Lucien, Sylvie Moreau, Réal Bossé, Mélanie Maynard, Guy Jodoin et Stéphane Crête. Entre humour absurde et critique sociale, le film fait passer un message touchant sur l'écologie et l'amitié, tout en offrant un divertissement original, pour ne pas dire parfois politiquement incorrect.

La Sagesse de la pieuvre (*My Octopus Teacher*)

Optimiscore : ★★★★★
Se rappeler que nous, les êtres humains, faisons aussi partie de la nature, est un pas impor-



GÉNÉRÉE PAR DEEPAI ET COMMANDÉE PAR JULIETTE ELIE

tant dans la prise de conscience environnementale. Ce film, élu meilleur documentaire aux Oscars en 2021, suit la formation d'une relation émouvante entre un plongeur, Craig Foster, et une pieuvre, dans les eaux froides d'une forêt d'algues en Afrique du Sud. À travers cette amitié improbable, le documentaire ouvre à des réflexions profondes sur l'empathie, la connexion avec la nature, et ce que celle-ci a à nous apprendre. Tout comme la vie d'une pieuvre, rien n'est éter-

nel. Il faut prendre soin de ce que l'on a pendant qu'on l'a encore.

Le Lorax

Optimiscore : ★★★★★
Ce film classique pour enfants a marqué une grande étape dans la prise de conscience environnementale personnelle, à l'âge de sept ans. Dans une ville où la nature est artificielle et l'air respirable est vendu en bouteille, Ted, 12 ans, découvre l'histoire du Lorax, le gardien de la forêt

autrefois rasée par un entrepreneur avide. *Le Lorax* explore les conséquences de la cupidité humaine sur l'environnement, avec une touche d'humour et de poésie caractéristique de Dr. Seuss, qui a écrit le livre à l'origine du film. Ce long-métrage musical et coloré parvient encore à amuser les plus grands et à les replonger dans ce que l'enfance a de plus beau à offrir : l'espoir en l'avenir.

L'homme qui plantait des arbres

Optimiscore : ★★★★★
Pour couronner ce palmarès, je vous propose le gagnant de l'Oscar du meilleur court métrage d'animation de 1988, un film québécois basé sur la nouvelle du même nom écrite par Jean Giono en 1953, et illustré par Frédéric Back. Le film raconte l'histoire d'un berger solitaire qui, par son travail de plantation d'arbres pendant des décennies, transforme une région désolée en un lieu paradisiaque où il fait bon vivre. Cette œuvre est une ode à la nature et à la puissance de l'engagement envers l'environnement et la communauté, dont le message peut être encapsulé par la citation suivante : « [...] on comprenait que les hommes pouvaient être aussi efficaces que Dieu dans d'autres domaines que la destruction. »

Bon visionnement! ☺

Le Climate Pledge Arena

Le premier stade certifié carboneutre.

SABRINA DENIS
Contributrice

Originellement bâti en 1962 et accueillant désormais le Seattle Kraken, l'ajout le plus récent de la ligue nationale de hockey, le Climate Pledge Arena a été rénové drastiquement entre 2018 et 2022 afin d'atteindre la carboneutralité à l'automne dernier. Dès lors, il devient le premier aréna dans le monde à être certifié carboneutre par le *International Living Future Institute* après plus d'un milliard de dollars investis. L'aréna en question devient la pionnière auprès de quasi 500 entreprises, dont Amazon qui a investi dans ce projet, ayant signé le *Climate Pledge*, qui ont affirmé vouloir décarboner leur industrie à 100% d'ici 2040.

Toujours plus vert

Le site web du Climate Pledge Arena, ayant promis la transparence, ne manque pas de précisions sur tous les nombreux dispositifs permettant d'atteindre l'objectif de carboneutralité. L'idée était de récupérer le plus de matériaux possible, notamment le toit de l'ancien stade, ce qui est estimé avoir sauvé 22 000 tonnes d'acier.

Le projet visait à la fois, à minimiser l'empreinte carbone de la construction, mais aussi des activités du stade à long terme, ce qui a nécessité la mise en place de plusieurs dispositifs permettant le suivi précis des émissions de gaz à effet de serre. L'entièreté des équi-

« Même avec ces nombreuses mesures écoresponsables, le Climate Pledge Arena a dû acheter pour près de 38 000 tonnes métriques de crédits carbonés en partenariat avec Amazon »

pements, la surfaceuse, la climatisation ainsi que les équipements de cuisine, sont tous électriques et alimentés par des énergies renouvelables. De plus, la conception du système d'eau permet à la fois de récupérer l'eau de pluie sur le toit, de la traiter sur place puis de l'utiliser pour la glace, les abreuvoirs, ainsi que pour plus de 40 000 pieds carrés de nouvelles zones végétales ajoutées sur le terrain. Avec pour objectif le zéro déchet, 97% des déchets produits sont

réutilisés, notamment via la mise en place d'un système de recyclage et de compostage.

Au-delà du stade, la promesse zéro carbone comprend également le déplacement des visiteurs, soit la source d'émission de carbone la plus importante. Chaque billet vendu inclut un titre de transport gratuit de monorail permettant d'arriver au stade. L'ensemble de ces mesures longuement et fièrement présentées sur le site web du stade semble montrer une transition verte quasi trop parfaite pour être vraie, ce qui n'est pas complètement faux.

Les crédits carbonés : une solution durable?

Même avec ces nombreuses mesures écoresponsables, le Climate Pledge Arena a dû acheter pour près de 38 000 tonnes métriques de crédits carbonés en partenariat avec Amazon. L'entreprise a investi via Verra, une des plus grandes entreprises dans la certification de compensations carbone au monde, dans Acapa, un projet de conservation de terres colombiennes. Toutefois, certains experts doutent de l'exactitude de l'impact de ces crédits. De tels crédits servent à contrebalancer les émissions carbonés d'une entreprise sous la bannière de projets REDD+ (Réduction des Émissions provenant du Déboisement et de la Dégradation des forêts) en protégeant une zone forestière qui capte une quantité équivalente de dioxyde de carbone. C'est donc une politique souvent vue comme de l'écoblanchiment

(*greenwashing*), car l'achat de crédits carbone n'encourage pas nécessairement les entreprises à diminuer leur pollution à la source, mais à trouver des solutions pour acheter leur empreinte carbone et s'en déresponsabiliser.

Une nouvelle étude publiée en août 2023, ayant pour but d'observer la déforestation dans des zones sous crédits carbonés dans six pays, dont la Colombie, a mis en avant les faiblesses des projets REDD+.

Une des conclusions avancées par les chercheurs indique que la réduction de la déforestation dans les zones sous crédits a été parfois inexistante ou considérablement inférieure à celle calculée lors de l'achat. L'un des auteurs, Thales Pupo West, chercheur au *Centre for Environment, Energy and Natural Resource Governance* de l'Université de Cambridge, a partagé lors d'une entrevue avec *Le Devoir* ses doutes face à la rigueur des calculs de transferts de carbone. West critique la rigueur scientifique de la norme *Verified Carbon Standard* (VCS), qui est très répandue dans le calcul des équivalents de gaz à effet de serre pour les crédits carbone. Ce dernier, ainsi que Barbara Haya, directrice du *Berkeley Carbon Trading Project*, critiquent la flexibilité de cette norme, qui permet aux développeurs de projets de surestimer les bénéfices de façon autonome et sans consultation externe.

Une deuxième critique, énoncée encore une fois par West, est qu'il est également possible de surestimer l'impact sur la déforestation, car l'achat de crédits carbonés n'engage pas toujours à la plantation de nouveaux arbres qui vont capter du dioxyde de carbone, mais il peut parfois s'agir de protéger des zones de forêt déjà existantes. Il faut donc se questionner à savoir ce qui serait arrivé si l'entreprise n'avait pas fait l'acquisition de crédits dans cette zone. Aurait-elle été conservée par les communautés colombiennes vivant sur ce territoire, sans « l'aide » de cette entreprise?

Troisièmement, une critique qui n'est pas nommée dans cette étude, comme elle n'en fait pas l'objet de recherche, mais qui est abordée

dans un article du *Columbia Climate School* est l'aspect néo-colonial de l'achat de crédits carbonés par des entreprises du « Nord global » dans

des auteurs, les chercheurs concluent que des réformes dans les projets de REDD+ sont possibles. Alors qu'il y a un

« Ce n'est pas parce que l'utilisation de crédits carbonés est remise en question par des experts qu'on ne peut pas souligner les efforts d'efficacité énergétique et de création de nouvelles sources d'énergies renouvelables du Climate Pledge Arena »

le « Sud global ». Le concept de colonialisme climatique, décrit par le philosophe Olufémi O. Táíwò, soutient que ces investissements dans le « Sud Global » sont une forme de contrôle de l'espace et d'indulgence face aux politiques environnementales des pays du « Nord global ».

Un véritable succès éco responsable?

Finalement, comme l'a souligné Barbara Haya, ce n'est pas parce que l'utilisation de crédits carbonés est remise en question par des experts qu'on ne peut pas souligner les efforts d'efficacité énergétique et de création de nouvelles sources d'énergies renouvelables du Climate Pledge Arena. La mise en place d'un système de récupération et de filtration d'eau, la récupération et la réutilisation de 97% des déchets ainsi que l'accessibilité en transport en commun restent des mesures visant à réduire les émissions de gaz à effet de serre à la source.

Pour l'étude dont West est l'un

consensus relatif auprès des experts sur ces projets qui surestiment l'impact d'achats de crédit, West et ses co-auteurs croient en une réforme. Par exemple, un protocole mesurant plus précisément la déforestation réelle, et non estimée, pourrait être un dispositif pouvant contrer la manipulation des résultats.

Est-ce que le Climate Pledge Arena est réellement carboneutre? Pour plusieurs experts, dont Raya, il reste encore un long chemin pour l'entreprise qui selon elle, devrait être jugée principalement par sa capacité à réduire directement les gaz à effet de serre. Une firme ne devrait pas évaluer son empreinte carbone principalement par l'achat de crédits carbonés, qui est vu comme une technique souvent associée à l'écoblanchiment, permettant de s'affranchir d'une partie de son impact environnemental au coût de crédit, dont le réel impact reste encore à prouver. ☹



CLÉMENT VEYSSET | LE DÉLIT

Face à la danse

Une nouvelle série documentaire à découvrir sur Télé-Québec.

CÉLIA MARTIN
Contributrice

Disponible sur la plateforme web et l'application de Télé-Québec, la nouvelle série documentaire *Face à la danse* propose une exploration des coulisses du monde de la danse à Montréal. J'ai eu la chance d'être assistante à la production lors du tournage de la série.

« On s'attache à eux-elles, et en découvrant leur univers, on voudrait en apprendre toujours plus »

Il est bien connu que la ville de Montréal est un pôle culturel. Des artistes de tout genre s'y rencontrent et reflètent par leur art la richesse de la métropole. Il n'en est pas moins pour les danseur·euse·s professionnel·le·s, qui sont nombreux·euses à évoluer dans les programmes de danse de l'Université Concordia, l'UQAM, ou dans les écoles de formations professionnelles dont regorge Montréal.

Mais qu'en est-il de ce qu'on appelle le *street dance*, ce style de danse qui s'est développé à l'extérieur des studios? Produite par Picbois Productions, la docu-série *Face à la danse* lève le voile sur

le parcours des *street dancers* de Montréal. À travers cinq protagonistes : Maude, Waldo, Axelle, Destiny et DKC et leurs styles de danse différents, la série nous fait découvrir une communauté qui, malgré le peu de reconnaissance institutionnelle qu'elle reçoit - et qu'elle rejette, car perçue comme contradictoire au *street dance* - est vibrante et soudée.

Composée de six épisodes de vingt minutes, *Face à la danse* est parfaite pour une session de *binge-watching*. Chaque épisode se termine sur un suspense, ce qui rend l'envie de cliquer sur le prochain épisode encore plus irrésistible. En tant qu'étudiante en cinéma, je me dois de mentionner qu'esthétiquement, les images sont sensationnelles. C'est peut-être parce qu'il a réalisé *Drags - Les reines de la pop!*, que Christian Lalumière, le réalisateur de la série, sait faire briller les stars de la scène.

En plus de la bonne dose d'action que nous font vivre les *battles* auxquelles prennent part tous les

CLÉMENT VEYSSET | LE DÉLIT



protagonistes de Montréal à New York, ceux-celles-ci nous ouvrent la porte aux moments plus intimes de leurs vies. On y découvre la belle complicité père-fille de DKC et Destiny et le rôle de mentor que joue Axelle pour Maude. On en vient à admirer la bienveillance et l'entraide qui caractérisent les relations entre les cinq danseur·euse·s. Tous·tes en sont à un stade différent dans leurs *battles*, autant comme danseur·euse·s que comme personnes. On s'attache à eux-elles, et en découvrant leur univers, on voudrait en apprendre toujours plus. D'ailleurs, la série nous laisse un peu sur notre faim : on a l'impression de quitter les personnages trop tôt dans leur parcours. Pour le téléspectateur qui ne connaît pas grand-chose au milieu du *street dance*, la série est

extrêmement pertinente, parce qu'à travers la découverte du *waacking*, *popping*, *break* et *hip hop*, *Face à la danse* s'impose comme un cours d'histoire. Derrière ce projet créatif, il y a une réelle intention d'être fidèle à la réalité et de faire honneur aux communautés qu'elle met à l'écran. Axelle Munezero, l'une des protagonistes, a joué un rôle clé comme productrice de contenu et directrice artistique, tandis qu'Alexe Lebel-Faille, l'une des danseuses de *waacking* qu'on aperçoit sous le pseudonyme « Lex » a également endossé le rôle de monteuse en post-production.

Léa Villalba, à l'origine de l'idée de la série, danse depuis qu'elle a quatre ans. Après avoir découvert 100Lux, l'organisme à but non lucratif co-fondé par Axelle,

qui œuvre pour donner de la visibilité au *street dance* et offre un lieu où les danseur·euse·s peuvent perfectionner leur art, elle a décidé d'écrire son mémoire de maîtrise à l'UQAM, sur les communautés du *street dance*. « J'ai compris que le *hip hop* était bien plus qu'un style de danse, mais une culture à part entière, avec son histoire et ses valeurs », m'a-t-elle confié dans une entrevue. Bien que Léa ne danse pas dans la série, son attachement à la communauté de la danse est pertinent parce que lorsque l'on s'infiltré dans un milieu qui n'a pas l'habitude de recevoir des visiteur·euse·s, le respect et l'écoute doivent régner.

À mon sens, c'est le double rôle des gens qui ont travaillé sur le projet qui a rendu *Face à la danse* aussi unique. Ça a fait en sorte que ce qui aurait pu être le portrait flou d'une communauté observée de loin s'est avéré être une réelle immersion dans un monde riche et éclectique. J'étais dans la salle lorsque les protagonistes et certain·e·s de leurs ami·e·s danseur·euse·s ont visionné les épisodes pour la première fois, et je peux confirmer, par les applaudissements et rires qui retentissaient, que l'effort d'être authentique (des deux côtés de la caméra) a porté fruit. ☺

CRÉATION LITTÉRAIRE

HUGO VITRAC
Éditeur Culture

Cinq heures du matin. La montagne commence à s'embrasser et des bruits résonnent dans le refuge. L'ascension se prépare. Les sacs sont soigneusement pliés et les corps encore fourbus de la veille peinent à effectuer les étirements matinaux. Le matériel maintes fois vérifié subit une ultime inspection : crampons, piolets, lunettes de glacier, couverture de survie, chaque oubli pouvant mettre en péril le randonneur et son groupe. À travers la petite fenêtre du dortoir, une bande de lumière se déploie derrière la montagne.

Silencieux, cheveux ébouriffés et lunettes sur la tête, les premiers prêts font leur apparition dans le réfectoire. Pendant le petit-déjeuner, pas un mot n'est échangé. Tous les regards sont dirigés vers l'immense fenêtre centrale, à travers laquelle le sommet tant craint mais

tant désiré se dessine. À mesure que le soleil se lève, le flanc est de la montagne s'illumine, et le pic se teinte de rose. Le glacier reflète alors les premiers rayons du soleil et brille de mille feux. Surplombant la vallée toujours baignée dans l'obscurité, la montagne rayonne comme un phare. Patiemment, les marcheurs se redessinent le chemin dans leurs pensées tout en sirotant leur café. Certains se lèvent même pour inspecter la carte du massif affichée au fond de la salle, mais ceux-là sont rares. Peu échappent au pouvoir d'attraction ressenti à la vue de la montagne. Pour l'avoir étudiée, tous connaissent la voie : aujourd'hui la longue marche d'approche et le bivouac au pied de la montagne,

demain l'escalade de l'arête sud-ouest, le sommet, puis la descente dans le glacier et la marche du retour vers la vallée. Deux journées d'efforts, coupées du monde. Deux journées simples, avec une seule idée en tête : le sommet. En dehors de ça, plus rien. La vie semble s'arrêter une fois la porte du refuge franchie. Il faut marcher, courir, grimper. L'esprit se concentre sur chaque pas, sur chaque inspiration. Le reste n'existe plus. Seule préoccupation, comme une véritable obsession, la masse écrasante et immortelle qui se dresse devant le randonneur.

Dans nos villes, peu de choses subsistent de la nature. Nos sociétés combattent inlassablement l'effort et la souffrance et détestent l'imprévu. Fini la nuit, le froid et la faim. Sous la lumière des lampadaires, dans des salles climatisées ou chauffées, la nature a disparu, le danger aussi. C'est tout ce que le randonneur recherche au contact de la montagne. Il épouse l'effort comme une rédemption, aime la faim, le froid et la pluie, comme autant d'épreuves qui le rapprochent de cette masse rocheuse qui l'ensorcelle et lui octroie le droit de gravir le sommet. Passé la porte du refuge, après le premier virage du chemin, le randonneur quitte la civilisation à la recherche de l'imprévu. La montagne a des odeurs, des bruits, elle vit et le randonneur

vit avec elle. Couché à 21h avec les étoiles et levé à 7h avec le soleil, il renoue avec le cycle naturel, avec lui-même.

Face à l'effort et au danger, il est seul. Sur la paroi, seul un nœud sur son baudrier et un piton dans la roche le rattache à la vie. Dans son ascension, chaque geste compte, chaque erreur aussi. Seules sa propre dextérité et une force mystérieuse le séparent du vide. Alors qu'il s'approche du sommet de l'arête, une roche dégringole et le frôle. L'incident lui rappelle son impuissance et pourtant il n'a pas peur, il faut avancer vers le sommet, toujours plus haut. Son ascension est comme un condensé de sa vie, il se bat contre quelque chose d'imprévisible, de plus fort. Il se dépasse pour voir au-delà, pour pénétrer au plus profond de lui-même, pour atteindre le sommet. ☺

Effort et solitude

La randonnée comme philosophie.

L'esprit se concentre sur chaque pas, sur chaque inspiration. Le reste n'existe plus »

JADE LÉ | LE DÉLIT

Dune : deuxième partie – une odyssée visuelle

Critique du nouveau chef d'oeuvre cinématographique de Denis Villeneuve.

Le 1er mars dernier, *Dune : deuxième partie* a pris l'affiche, deux ans et demi après la parution de la première partie. Alors que le premier opus réalisé par le réalisateur québécois Denis Villeneuve avait fait un carton en remportant six Oscars [notamment pour les aspects techniques comme la photographie, le son ou encore les décors, *ndlr*], la sortie du deuxième film était plus qu'attendue.

Tout comme la première partie, le casting ne déçoit pas. On y compte évidemment Timothée Chalamet et Zendaya ; mais on retrouve aussi des acteur-ice-s de renom comme Florence Pugh, Léa Seydoux, Javier Bardem, ou encore l'excel-lente Rebecca Ferguson... Vous l'aurez compris, impossible de tous-tes les lister.

Synopsis

Au cas où vous n'auriez pas encore entendu parler de ce film (peut-être vivez-vous vous aussi dans les souterrains d'Arrakis?) *Dune* est une série de six romans de science-fiction, parus entre 1965 et 1985, et écrits par l'auteur américain Frank Herbert. En 1986, alors que la saga n'est pas terminée, l'auteur décède, et son fils décide de reprendre le flambeau. Brian Herbert écrira plus d'une dizaine de livres poursuivant la saga.



CLEMENT VEYSSET | LE DÉLIT

Cette série renferme une histoire longue et complexe, mêlant romance, politique, drame et action. *Dune* est le surnom de la planète Arrakis, caractérisée par sa chaleur, son sable, et sa population native : les Fremen. Paul Atréides est le personnage principal, qui va devoir affronter son destin pour rétablir la paix dans la galaxie. À la fin de *Dune : première partie*, Paul et sa mère sont parvenus à rejoindre les Fremen après qu'une attaque orchestrée par les Harkonnens ait décimé l'entière-té des Atréides, leur « maison » [qui s'apparente d'ailleurs davantage à une « lignée », *ndlr*]. *Dune : deuxième partie* correspond à la suite linéaire du premier opus.

Chef d'oeuvre cinématographique?

Denis Villeneuve a encore su impressionner : visuellement, le film est un chef-d'oeuvre. Que ce soit pour représenter l'immensité et l'hostilité du désert, la cruauté des Harkonnens ou la violence des combats, le cadrage et le jeu de lumières transforment le visionnement du film en une réelle immersion dans le monde fictionnel de Herbert. Aux plans saisissants s'ajoutent les costumes majestueux et resplendissants des personnages, qui donnent vraiment à l'univers de *Dune* son intemporalité poétique, mêlant éléments technologiques du futur, et reliques du passé.

Si une chose peut décevoir, c'est l'utilisation un peu limitée de la musique. Alors que la musique du premier opus berçait les plans de paysages et rythmait l'entièreté du film - ce qui contribue d'ailleurs beaucoup à sa qualité - ce deuxième opus laisse nettement moins de place à la bande sonore composée par Hans Zimmer, ce qui est regrettable. En revanche, ne nous désolons pas, le peu de musique que nous pouvons entendre reste tout à fait superbe.

En profondeur

Lors du visionnement, impossible de rester indifférent face à la place prépondérante qu'occupe la religion dans le film. Alors que la première partie s'intéressait davantage à l'environnement de d'Arrakis, le scénario du film est cette fois-ci davantage rythmé par sa culture et particulièrement par la religion. Tout au long du film, la « prophétie » pousse Paul, inévitablement, à devenir le meneur d'une guerre sainte, d'un jihad armé [Herbert utilise cette expression dans son livre, alors qu'elle n'avait pas le même poids qu'aujourd'hui, *ndlr*]. Ce film nous montre l'établissement d'un radicalisme religieux fondé autour de la figure de Paul. Ce film dresse d'ailleurs une très bonne critique du radicalisme et des croisades, entre autres grâce au personnage de

Chani, interprété par Zendaya. Tout au long du film, c'est elle qui questionne la réelle nature de cette « prophétie », et fait le constat de l'impact de cette dernière sur ses pairs.

Enfin, impossible de ne pas être époustoufflé par les scènes de combats - dont les chorégraphies sont particulièrement réussies - qui transmettent la tension jusque dans l'estomac du téléspectateur.

Pour nuancer, l'adaptation de Denis Villeneuve est dans l'ensemble très, voire trop, fidèle au livre original de Frank Herbert, et c'est justement ce qui rend le film un peu déséquilibré. Dans le livre, les personnages changent assez rapidement en fonction des événements, mais dans le film ces évolutions drastiques sont exacerbées, ce qui rend la compréhension parfois un peu complexe, lorsqu'on observe des personnages faire l'inverse de ce qu'ils prétendaient quelques minutes plus tôt. On pardonnera Villeneuve, puisque dans un film d'un peu moins de trois heures, ce sont plusieurs centaines de pages qui sont condensées en quelques minutes : l'évolution des personnages est donc naturellement accélérée. ☺

VINCENT MARAVAL
Éditeur Actualités

THÉÂTRE

Le Mont Analogue : épopée à l'Espace Go

Une exploration interdisciplinaire du conte de René Daumal.

Le Mont Analogue, spectacle faisant partie de la dernière programmation de Ginette Noisieux, était présentée à l'Espace Go - théâtre contemporain et féministe au coeur de Montréal, du 27 février au 10 mars.

Tirée du roman d'aventures alpines du français René Daumal, adaptée pour la scène par l'artiste et chorégraphe canadienne Wynn Holmes, cette pièce a su captiver le public par son mélange de danse, de musique et de théâtre, offrant une exploration envoûtante de thèmes philosophiques et mystiques.

Écrite entre 1939 et 1944, en pleine seconde guerre mondiale, l'histoire fictive raconte l'ascension du Mont Analogue, une montagne mythique et symbolique, censée être la plus haute au monde et ne pouvant être aperçue que par ceux prêts à la voir. Ce mont est inspiré par plusieurs montagnes sacrées de différentes mythologies comme le mont Kailash, le mont Fuji ou le mont Olympe ; et abriterait des animaux étranges et symboliques tels que les griffons ou les sphynx. La gravir constituerait un



SANDRA-LYNN BÉLANGER

voyage initiatique, capable de nous transformer spirituellement.

La pièce de théâtre se déroule trois mois après la publication d'un article sur le Mont Analogue dans la *Revue des Fossiles*. Malgré la difficulté de son ascension, les écrits suggèrent que son escalade révélera les secrets spirituels les plus profonds de l'humanité. Motivés par cette promesse ou par l'envie d'éprouver le mythe, une équipe hétéroclite d'alpinistes, composée de scientifiques, de linguistes et d'artistes, se lance dans une expédition vers cette montagne légendaire à bord du

navire *L'Impossible*. Situé quelque part au coeur du Pacifique, le Mont Analogue est invisible, caché derrière une coque d'espace courbe - un phénomène physique inventé qui courbe l'espace autour du Mont Analogue pour le rendre invisible à tous ceux qui ne sont pas conscients de sa présence. Cependant, le soleil crée à son lever et son coucher l'ouverture d'un passage, grâce auxquels le groupe va pouvoir entrer.

Pour atteindre leur objectif d'ascension de la montagne, les membres de l'équipage doivent se défaire de leurs doutes et idées préconçues pour se

« Cette quête vers le sommet mystérieux promet une aventure poétique dont la magie peut nous rappeler les mondes imaginaires de l'enfance »

laisser guider par leur intuition et leur imagination. Cette quête vers le sommet mystérieux promet une aventure poétique dont la magie peut nous rappeler les mondes imaginaires de l'enfance.

Cette production est le fruit d'une collaboration entre BOP Ballet Opéra Pantomime, LFDT Lo-Fi Dance Theory - une troupe de danse performative - et Espace Go. La pièce est à la croisée de plusieurs disciplines artistiques, offrant une expérience immersive où musique, danse et théâtre s'entremêlent pour créer un univers captivant. La direction artistique est prodigieuse, les jeux de lumière et d'ombre permettent au public de vivre pleinement avec les personnages ce voyage initiatique. Au vu de l'ovation debout qui a salué le spectacle, le Mont Analogue a été chaleureu-

sement accueilli par le public. Ce qui rend ce spectacle émouvant c'est avant tout le portrait très juste qu'il fait de notre relation à l'absolu, et la manière dont cela impacte nos relations interpersonnelles. Les relations se font et se défont au cours du périple, ce qui pose les questions de la place des quêtes individuelles au sein d'un groupe ou plus largement de la nature humaine confrontée aux mystères de l'univers et de la conscience. À travers cette exploration théâtrale, Wynn Holmes et son équipe ont réussi à capturer l'essence du roman de René Daumal. Ils ont offert au public une expérience artistique inoubliable, témoignant du pouvoir de l'art pour éveiller nos questionnements existentiels et notre imagination. ☺

JADE JASMIN
Contributeur

Capter le dynamisme

Entrevue avec Siphan Lê, photographe sportif.

JADE LÊ
Éditrice Culture

SIPHAN LÊ
Contributeur

Pour cette édition spéciale sur le sport, *Le Délit* a eu la chance de discuter avec Siphan Lê, un photographe passionné qui s'est spécialisé dans la photographie sportive en parallèle de son métier d'ingénieur. Il a pu répondre à nos questions et nous a également partagé certains de ses clichés favoris.

Le Délit (LD) : Tout d'abord, d'où te vient cet intérêt pour la photographie ?

Siphan Lê (SL) : Cette passion me vient principalement de mon père, qui amenait toujours avec lui son appareil photo Nikon FE ainsi que deux ou trois objectifs. Lorsque j'ai commencé mes études, je me suis inscrit au club de photographie de mon école. C'est là que j'ai appris à manipuler ce boîtier ainsi que les techniques de développement argentique en salle noire. J'ai alors fait mes premiers pas en

photographiant la ville dans laquelle j'étudiais, ainsi qu'en documentant les événements qui avaient lieu dans mon école d'ingénieur à Angers. À cette époque, j'étais l'un des rares étudiants à posséder un appareil photo et j'étais donc celui qui documentait les événements du quotidien universitaire, dont de nombreux événements sportifs. Cet intérêt pour la photographie ne m'a jamais quitté et j'ai continué ce *hobby* après mes études.

LD : Pourquoi le sport en particulier ?

SL : Pratiquant moi-même de nombreux sports, comme le triathlon – discipline mêlant course à pied, vélo, et natation – j'ai été amené à photographier les différentes activités et compétitions auxquelles participait mon club. D'amateur, je suis passé au statut de professionnel, bien que cela reste une pratique que j'effectue en parallèle à mon travail principal. Mon réseau de connaissances m'a amené à être souvent sollicité pour photographier des événements sportifs. Ce même réseau m'a aussi permis d'obtenir les accréditations

nécessaires pour accéder à des compétitions plus prestigieuses.

LD : En quoi la photographie sportive est-elle un exercice différent de la photographie de paysages ou de portraits ? Comment arrives-tu à capturer le dynamisme de tes sujets ?

SL : La particularité de la photographie sportive vient du fait que nous ne pouvons pas répéter les poses. Les photos sont prises au 1/1000 de secondes : nous pouvons considérer que nous disposons d'un millième de secondes pour prendre le cliché qu'il nous faut. Pour ce faire, la partie repérage est essentielle. Il faut savoir anticiper quels seront les mouvements des athlètes, où ils passeront, et aussi prédire la lumière à ce moment-là. Il faut aussi parvenir à se placer en conséquence pour les épreuves de course à pied, qui sont parfois étendues sur plusieurs kilomètres, pour avoir un maximum de photos exploitables. Bien entendu, les réglages de l'appareil doivent être prêts et je dois pouvoir me fier entièrement sur les capacités

du focus automatique, bien plus efficace que l'œil humain.

LD : Quelles sont les difficultés particulières associées au fait de photographier des athlètes ?

SL : Il faut garder à l'esprit que les athlètes gagnent leur vie en partie grâce au *Prize-Money* (primes) de la compétition, mais aussi beaucoup grâce à leur image. Ces derniers sont donc très pointilleux sur les clichés que l'on publie d'eux et demandent souvent un droit de regard. Par ailleurs, il faut savoir gérer avec les commanditaires et leur club, qui veulent souvent pouvoir gérer la communication autour des athlètes et embauchent parfois un photographe officiel avec qui on se retrouve parfois en compétition indirecte.

LD : Enfin, peux-tu me parler des projets sur lesquels tu as travaillé ces dernières années ?

SL : Récemment, j'ai découvert de nombreuses courses à pied et autres compétitions de natation. Plus particulièrement, j'ai

travaillé sur un projet qui me tenait à cœur : la composition d'un ouvrage documenté regroupant une vingtaine d'athlètes et d'entrevues, dont l'objectif était de mettre en avant l'intégration des communautés LGBTQ+ dans le sport. Dans le cas de ce livre, nous avons non seulement fait des entrevues avec des athlètes homosexuels, mais un ensemble d'athlètes de haut niveau, quelle que soit leur orientation sexuelle, afin de leur demander quel était leur regard sur la difficulté d'être *queer* dans le monde sportif. L'ancienne ministre des sports, Roxana Maracineanu (voir photo 5), a également pris part à ce projet et était très enthousiaste à l'idée de contribuer à cet ouvrage et de communiquer à ce sujet. L'ensemble des photos prises a ensuite été exposé dans le hall de la mairie de Paris ainsi que dans le cadre d'une exposition itinérante. Cet ouvrage était la commande de la fondation FIER, qui organise notamment les *Gay Games* à Paris. ☺



PHOTO 1: KEVIN MAYER (DÉTENTEUR DU RECORD DU MONDE DE DÉCATHLON) LORS D'UNE COMPÉTITION DE SAUT EN LONGUEUR À PARIS EN 2019



PHOTO 2: PARIS EIFFEL JUMPING 2018

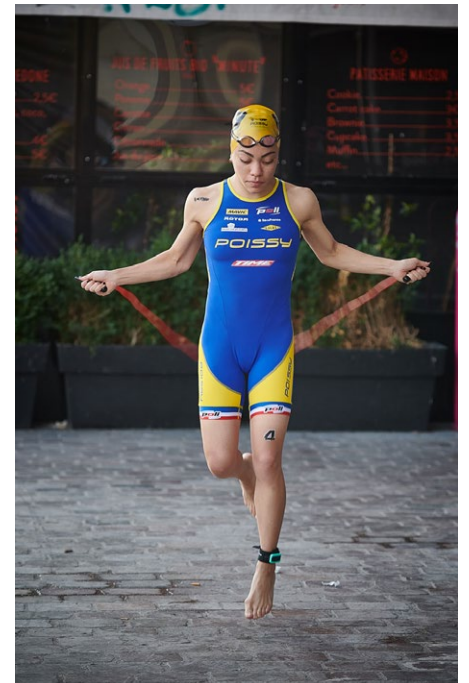


PHOTO 3: SANDRA DODET (TRIATHLÈTE FRANÇAISE) S'ÉCHAUFFANT AVANT LE TRIATHLON DE PARIS 2018



PHOTO 4: TIGER WOODS LORS DE LA RYDER CUP 2018 AU GOLF NATIONAL DE SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES (FRANCE)



PHOTO 5: ROXANA MARACINEANU (MÉDAILLÉE D'ARGENT AUX JEUX OLYMPIQUES DE SYDNEY ET ANCIENNE MINISTRE DES SPORTS EN FRANCE) POSANT POUR LA CAUSE LGBTQ+ DANS LE MONDE SPORTIF

PHOTOS : SIPHAN LÊ